

Lénore : ballade de Bürger /  
trad. de l'allemand [par Paul  
Lehr]

Bürger, Gottfried August (1747-1794). Auteur du texte. Lénore : ballade de Bürger / trad. de l'allemand [par Paul Lehr]. 1834.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

**LÉNORE,**  
**BALLADE DE BÜRGER,**

**TRADUITE DE L'ALLEMAND.**



1854.

---

STRASBOURG , de l'imprimerie de F. G. LEVRAULT.

---

## AU LECTEUR.

MM. Engelmann, père et fils, à Mulhouse, viennent de publier une charmante lithographie, dessinée par M. MARIN-LAVIGNE, représentant une scène de la ballade de *Lénore* de BÜRGER. Pour mettre ce sujet à la portée des amateurs français qui ne connaissent pas cette ballade, si célèbre en Allemagne, les éditeurs m'ont prié d'en faire la traduction. Quoique cette œuvre dépassât mes forces, j'ai voulu céder à la voix de l'amitié, en essayant de transporter dans notre langue ce morceau original. Je ne me flatte pas d'y avoir réussi, et j'invoque l'indulgence du lecteur, en raison de la difficulté de ce travail. Je saisis avec empressement cette occa-

sion pour remercier ceux de mes amis littéraires que j'ai pu consulter, et qui ont bien voulu m'aider de leurs bons conseils.

Saint-Dié (Vosges), le 15 Novembre 1834.

PAUL LEHR.

---



# LÉNORE,

## BALLADE DE BÜRGER,

TRADUITE DE L'ALLEMAND.



D'un songe affreux Lénore poursuivie  
Au point du jour se réveilla soudain.  
« Mon cher Wilhelm, as-tu perdu la vie ?  
Es-tu parjure, ou te verrai-je enfin ? »  
Sous FRÉDÉRIC il partit pour l'armée,  
Et combattit à Prague en bon hussard ;  
Mais depuis lors sa jeune bien-aimée  
Ne recut plus de lettres de sa part.

L'Impératrice et son noble adversaire,  
Moins obstinés dans leurs vastes projets,  
Et fatigués des fureurs de la guerre,  
Quoique rivaux, avaient signé la paix.  
Leurs bataillons, à la riante allure,  
Musique en tête avec refrains joyeux,  
Parés de fleurs, couronnés de verdure,  
Drapeaux flottans, s'en retournaient chez eux.

Le peuple accourt partout sur leur passage ;  
Des cris de joie accueillent les soldats ;  
Jeunes et vieux exaltent leur courage ;  
Mères et fils, tous leur tendent les bras.  
Plus d'une sœur, mainte et mainte fiancée  
Criaient : « Amis ! soyez les bienvenus ! »....  
Lénoire, hélas ! muette et délaissée,  
Se trouva seule au milieu d'inconnus.

Allant, venant, parlant à chaque bande,  
De tous les noms elle alla s'enquérir ;  
Chefs et soldats écoutaient sa demande ;  
Mais nul ne put répondre à son désir.  
Bientôt passa le dernier corps d'armée,  
Et vint ravir tout espoir à son cœur.  
Lénoire, à terre et presque inanimée,  
N'exhale plus que des cris de douleur.



La mère accourt et vers elle s'élançe :

« Que vois-je ? ô Dieu ! qu'as-tu, ma chère enfant ?  
Viens dans mes bras, parle avec confiance,  
Dis-moi ton mal ; je t'écoute en tremblant. » —

« Oh ! c'en est fait ; tout est perdu, ma mère !  
Tout est perdu ! hélas ! Wilhelm est mort !  
Il n'est plus rien qui m'attache à la terre ;  
Dieu, sans pitié, m'abandonne à mon sort ! » —

« Aide, Seigneur ! au moment du naufrage  
Les affligés n'ont que toi pour soutien.  
Dis un *Pater*, enfant, cela soulage ;  
Ce que Dieu fait, il le fait toujours bien. » —

« Que votre foi, ma mère, est puérile !  
De mon bonheur Dieu n'a pris aucun soin ;  
Il a jugé ma prière inutile,  
Et désormais il n'en est plus besoin. » —

« Aide, Seigneur ! qui te connaît, mon Père,  
Sait qu'en tous lieux ton secours est certain.  
Ma chère enfant, pour calmer ta misère,  
Approche-toi, du Sacrement divin. » —

« Ma mère ! il n'est, pour éteindre ma flamme,  
Ni Sacrement, ni remède ici-bas ;  
Nul Sacrement ne peut rappeler l'ame  
D'un bien-aimé, victime du trépas ! » —

« Écoute, enfant! ne pourrait-il se faire  
 Que le perfide ait abjuré sa foi,  
 Pour épouser une femme étrangère,  
 Et qu'en Bohême il vive sous sa loi?....  
 Eh! laisse aller le cœur de ce parjure;  
 Il paiera cher tant de déloyauté!  
 Au jour fatal, Dieu, vengeur de l'injure,  
 Saura punir son infidélité. » —

« Oh! c'en est fait! Wilhelm est mort, ma mère!  
 Il est perdu, oui, perdu sans retour:  
 Il n'est pour moi plus de bonheur sur terre!  
 Pourquoi faut-il qu'on m'ait donné le jour?  
 Mort! frappe-moi, brise mon existence,  
 Et qu'à jamais mon nom soit oublié!  
 Jouis, ô Dieu! jouis de ma souffrance,  
 Puisque pour moi tu n'as pas de pitié! » —

« Aide, Seigneur! oh! puisse ta justice  
 Ne pas juger ton enfant aujourd'hui!  
 De ses transports son cœur n'est pas complice;  
 Elle blasphème; ô Dieu! pardonne-lui!...  
 Ma chère enfant! oublie enfin ta peine,  
 Songe au salut, mets en Dieu ton bonheur;  
 Qu'un saint amour vers l'Éternel t'entraîne;  
 L'époux céleste a seul droit à ton cœur. » —

« Ah ! dites-moi, ma mère, je vous prie,  
Qu'est le salut ? qu'est l'enfer et ses feux ?  
Près de Wilhelm je bénirais la vie,  
Et loin de lui le jour m'est odieux.  
Oh ! c'en est fait... Mort, néant que j'appelle,  
Venez, venez ! je vous vois sans effroi ;  
Je ne veux pas de la vie éternelle,  
Si mon Wilhelm sur terre est loin de moi. »

Rien ne calmait son désespoir extrême ;  
Elle accusait avec témérité  
La Providence et sa bonté suprême,  
Lui reprochait un sort non mérité.  
La pauvre enfant, défaite, échevelée,  
Frappait son sein, versait des pleurs amers,  
Jusqu'au moment où la nuit étoilée  
Vint de ses feux couronner l'univers.

Chut !... on entend arriver en droiture,  
A pas pressés, un coursier au grand trot ;  
Un cavalier, à la bruyante armure,  
Vient à la rampe et descend aussitôt.  
Vers le cordon alors sa main se porte ;  
L'oreille au guet, il sonne doucement  
A petits coups ;... puis, à travers la porte,  
Il fit voler ces mots distinctement :

« Lénore, viens ! viens, ouvre-moi, ma chère !  
 Dors-tu, ma belle ? ou n'as-tu pu dormir ?  
 Ai-je toujours le bonheur de te plaire ?  
 Je viens te voir !... hâte-toi de m'ouvrir ! » —  
 « Oh ! cher Wilhelm ! se peut-il ? est-ce un rêve ?  
 Est-ce bien toi ?... J'ai veillé, j'ai pleuré,  
 J'ai bien souffert !... mais je t'écoute, achève !  
 D'où viens-tu donc ?... j'avais désespéré ! » —

« Minuit sonnait nous nous mîmes en route ;  
 Il m'a fallu bravement chevaucher !  
 Je viens de loin, de la Bohême :.... écoute !  
 Il faut me suivre, et je viens te chercher. » —  
 « Ah, cher Wilhelm ! entre dans ma chambrette ;  
 J'entends siffler les vents dans le vallon ;  
 Viens te chauffer, ami ! je suis seulette :  
 Viens dans mes bras défier l'aquilon ! » —

« Laisse siffler au loin le vent d'automne ;  
 Mon cheval noir gratte le sol poudreux .  
 Et l'on entend l'éperon qui résonne !....  
 Je ne saurais m'arrêter en ces lieux.  
 Viens, couvre-toi, prends ton élan, ma chère !  
 Assise en croupe, il fait bon à cheval.  
 J'aurai ce jour bien cent milles à faire,  
 Pour t'amener dans le lit nuptial. » —

« Quoi ! tu voudrais me porter tout à l'heure  
 Dans notre couche en pays si lointain ?  
 Déjà la cloche annonce l'onzième heure ;  
 N'entends-tu pas encor vibrer l'airain ? » —  
 « Lénore, vois ! la lune nous éclaire ;  
 Nous et les morts nous voyageons bon train.  
 Je veux gager d'être avec toi, ma chère !  
 Au gîte avant l'étoile du matin.

« Dis-moi, Wilhelm, où voit-on ta chambrette ? » —  
 « Bien loin d'ici ! » — « Comment est fait le lit ? » —  
 « Six ais cloués forment notre couchette,  
 En un lieu frais, paisible, assez petit.... » —  
 « Puis-je y loger ? » — « Oh ! deux y trouvent place ;  
 Viens, couvre-toi, prends ton élan, voyons !  
 Des conviés la foule attend, se lasse ;  
 La chambre est prête, amie, allons, partons ! »

A peine il dit, que Lénore s'avance ;  
 Un doux penser l'agite en ce moment ;  
 Sur le coursier, légère, elle s'élançe ;  
 Ses bras de lis étreignent son amant.  
 Au grand galop, volant à perdre haleine,  
 Le feu jaillit et brille sous leurs pas ;  
 Comme le vent le coursier les entraîne,  
 Et du gravier lance au loin les éclats....

A leurs regards, dans ce fougueux voyage,  
Tout semblait fuir, prés, champs, vastes forêts;  
Les ponts foulés accusaient leur passage;  
Pour eux les monts abaissaient leurs sommets.  
« M'amie a peur? Eh! vois, la lune donne;  
Hourrah! les morts ne s'arrêtent jamais.  
Allons, courons!... crains-tu les morts, ma bonne? » —  
« Non, mon ami, mais laisse-les en paix! »

Quel bruit là-bas, au milieu des ténèbres?  
Pourquoi voit-on ces corbeaux accourir?  
La cloche tinte!.... entends ces chants funèbres!  
« Portons le corps, il faut l'ensevelir! »  
Alors on vit un lugubre cortège,  
Cercueil en tête, orné de noirs cyprès;  
Les chants pouvaient bien ressembler, que sais-je?  
Aux cris plaintifs sortant de nos marais....

« Vous porterez plus tard le corps en terre,  
A son de cloche, avec chant sépulcral:  
Moi, de ce pas, je conduis ma bergère,  
Ma jeune épouse, au festin nuptial....  
Viens, sacristain! entonner les fiançailles;  
Amène aussi les chantres, le serpent.....  
Viens, prêtre! viens bénir nos épousailles;  
La couche est prête et l'hymen nous attend. »

A cet appel du cavalier fantasque,  
 L'airain funèbre et les chants.... tout se tait;  
 Comme enlevé par un coup de bourrasque,  
 Cercueil, cortège, enfin tout disparaît....  
 Le coursier noir au galop les entraîne,  
 Et siffle au loin, tel qu'un léger roseau;  
 En bondissant il vole à perdre haleine;  
 Le sol frémit sous son double fardeau.

Comme à leurs yeux tous les objets s'enfuirent !  
 Sur l'horizon les hameaux, les cités,  
 Les monts, les bois, soudain s'évanouirent,  
 Et leur semblaient par les vents emportés.  
 « M'amie a peur?... Eh! vois, la lune donne;  
 Hourrah! les morts ne s'arrêtent jamais;  
 Allons, courons! Crains-tu les morts, ma bonne? » —  
 « Ah! laisse-les!... laisse les morts en paix! »

Vois-tu, vois-tu l'étrange phénomène?  
 Au clair de lune, on aperçoit là-bas  
 Sous le gibet la gent aérienne,  
 Qui danse en rond et qui prend ses ébats.  
 « Ah! ça, venez et suivez-nous, canailles!  
 Je veux vous voir décorer notre bal;  
 Vous ouvrirez la danse à nos fiancailles,  
 Et nous suivrez jusqu'au lit nuptial! »

Il dit. La bande accourt, les environne  
 A flots bruyans, comme la feuille au bois,  
 Qui dans les airs s'amasse et tourbillonne,  
 Quand l'aquilon élève au loin sa voix.  
 Au grand galop, volant à perdre haleine,  
 Rien ne s'oppose à leur trajet fougueux;  
 Impatient le coursier les entraîne,  
 Et de ses fers jaillissent mille feux.

Dans leur essor, à peine touchant terre,  
 Ils voyaient fuir et disparaître aux yeux,  
 Tous les objets qu'au loin la lune éclaire,  
 Et les flambeaux sur la voûte des cieux.  
 «Mamie a peur?... Eh! vois, la lune donne;  
 Hourrah! les morts ne s'arrêtent jamais;  
 Allons, courons!... Crains-tu les morts, ma bonne?»—  
 «De grâce, ami, laisse les morts en paix!»—

«Ardent coursier! le coq se fait entendre;  
 Je sens déjà la fraîcheur du matin;  
 Courage, allons! ne te fais pas attendre;  
 Le sablier va tirer à sa fin....  
 Nous voici donc au terme du voyage!  
 Toujours les morts vont d'un train sans égal;  
 Il est fini, notre pèlerinage;  
 Je vois s'ouvrir notre lit nuptial!»



Disant ces mots, il vole à toute bride  
Vers un portail à deux vastes battans;  
De sa houssine il frappe un coup rapide,  
Et fait tomber les verroux impuissans :  
Avec fracas les doubles portes s'ouvrent;  
Il entre alors dans ce funèbre enclos.  
Au clair de lune, autour d'eux se découvrent  
Les monumens de l'éternel repos.

O ciel ! voilà, tout comme un coup de foudre,  
Qu'il s'accomplit un prodige effrayant :  
Du cavalier l'armure tombe en poudre,  
Son crâne est vide et son cœur flamboyant ;  
Un blanc squelette, à face épouvantable,  
Tient d'une main le sablier fatal ;  
De l'autre armé de sa faux redoutable,  
Il grince encor des dents sur son cheval.

Le coursier noir en frémissant se dresse ;  
De ses naseaux un jet de feu jaillit ;  
La terre tremble et sous ses pieds s'affaisse ;  
Un gouffre affreux tout à coup l'engloutit....  
Des hurlemens descendent de la nue ;  
Des cris plaintifs s'élèvent du tombeau.  
Lénoire lutte, et par la mort vaincue,  
Voit de ses jours s'éteindre le flambeau.

Mille démons, aux clartés de la lune,  
Vinrent danser une ronde en ces lieux.  
Et tous hurlaient, pleins d'une ardeur commune,  
Cette morale en refrains pour adieux :  
« Quand la douleur empoisonne ta vie,  
Résigne-toi, n'accuse pas le Ciel !  
Que l'âme enfin de ton corps affranchie  
Obtienne grâce aux pieds de l'Éternel ! »

---